Je tombai aux genoux de mon père, couvrant ses mains de baisers. Il me releva doucement : " Pas d'émotion, me dit-il, pas de larmes. Ne me prends pas mon courage..." Et comme il voyait que ma douleur allait faire explosion malgré mes efforts pour la contenir, il ajouta : "Je te jure, ma pauvre enfant, que ce que je ferai demain ne me fera pas mourir plus vite. Qui sait au contraire, si cette paix, ce contentement du devoir accompli ne me donneront pas quelques jours de plus ?" Et sur cette pensée consolante il m'attira sur son cœur.

Le lendemain, au fond de notre vieille cathédrale, la petite chapelle du Rosaire se mit en fête, on y porta des fleurs, on y alluma des cierges, on y jeta des tapis, comme pour les messes de mariage.

Pendant cette matinée, mon père avait voulu grouper autour de lui, non seulement ses enfants, mais encore ses parents, ses amis, ses domestiques et ses pauvres.

" Je désire, avait-il dit, que mon retour aux pratiques religieuses s'accomplisse au grand jour et serve d'exemple. Dans un temps comme le nôtre, les honnêtes gens doivent imprimer le souvenir d'une foi chrétienne dans l'âme de ceux qui restent pour lutter avec la vie."

On accueillit ses vœux, et tous ceux qui l'avaient connu et qui l'aimaient remplirent la petite chapelle. Mon père, appuyé sur ses deux fils, entendit debout l'office divin. Au moment où le prêtre sortit l'hostie du tabernacle pour la poser sur ses lèvres, il voulut s'agenouiller, mais ne le pouvant pas à cause de ses genoux raidis, il courba simplement la tête. Quand il la releva, nous vîmes quelques larmes sur ses pauvres joues.

Après une longue méditation, il quitta l'église. Nous l'accompagnâmes jusqu'à sa voiture. Comme je lui baisais la main en lui disant au revoir :

" J'ai bien prié pour toi", me dit-il.

Quelques semaines plus tard, le vieillard, redevenu chrétien, mourait frappé subitement de paralysie, avec ce qu'il avait appelé si justement : " le contentement du devoir accompli."